

en une défaite sanglante, et les Français ont repris toutes leurs positions.

Cinq généraux de la garde ont été blessés. Nous avons perdu trois mille hommes, l'ennemi six mille, dont deux mille prisonniers. On consacre la nuit, de part et d'autre, aux dispositions de la bataille du lendemain. Les corps de Victor et de Marmont, et trois divisions de cavalerie commandées par Kellermann, sont arrivées ce soir, et ajoutent quarante mille hommes aux soixante mille qui viennent de sauver Dresde.

Aussi, dès la pointe du jour, Napoléon, sûr de son succès, présente la bataille, et Schwartzenberg l'accepte, plein de confiance dans la supériorité de ses forces. La pluie, qui toute la nuit est tombée par torrents, dure toujours ; elle rend inutile les armes à feu de l'infanterie : la baïonnette, le sabre et le canon décideront cette grande lutte.

A sept heures, la canonnade commence de toutes parts. Notre aile droite fait des progrès rapides : le roi de Naples et le maréchal Victor attaquent avec furie le corps de Giuly, prennent ou détruisent cinq régiments et l'avant-garde de Klenau, la division de cavalerie de Metzko avec son général met bas les armes.

Le centre des alliés est coupé de leur gauche, qui éprouve une défaite complète : dix mille prisonniers sont conduits à Dresde. Sur leur droite, le maréchal Ney avait affaire aux Russes. Wittgenstein, malgré la plus opiniâtre résistance, a été rejeté avec une perte considérable jusqu'à Grossdobritz ; au centre, Napoléon faisait soutenir le feu avec une violence égale depuis le matin.

Marmont et Saint-Cyr adossés aux retranchements, repoussent les charges multipliées des Prussiens et des Autrichiens, Saint-Cyr a repris le grand parc, et a chassé Kleist de Strehlen.

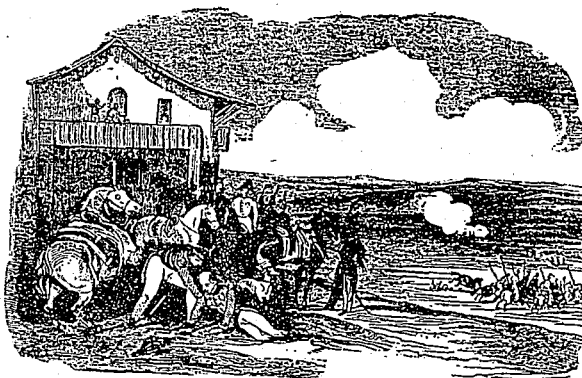
Les hauteurs de Rocknitz, où se tiennent les souverains alliés, sont couvertes de masses énormes, qu'il est impossible d'attaquer autrement qu'avec l'artillerie. C'est celle de la garde qui est chargée de les disperser, et bientôt on peut juger qu'elle y a porté de grands ravages. Un désordre étrange agite tout à coup le groupe des souverains. Un boulet de la garde a emporté les deux jambes au général Moreau, qui s'entretenait avec Alexandre. Ainsi furent vengés la France, l'armée et Napoléon. La conspiration de Moreau avait fait proscrire sa vie ; sa mort a fait proscrire jusqu'à sa mémoire.

La nuit est venue : Schwartzenberg, voyant que les deux grandes communications sur le Bohême sont oc-

cupées, l'une à Pirna par Vandamme, l'autre à Freyberg par la roi de Naples, ordonne la retraite en trois colonnes sur Tœplitz. Il laisse sous les murs de Dresde trente mille morts et douze mille prisonniers.

Après cette grande bataille, dont le résultat était la Bohême, les trophées ne manquèrent point dans la poursuite, comme après les journées de Luizen et de Wurchem. Plus de deux cents pièces ou caissons, mille fourgons, une foule de traînards, furent pris par le maréchal Marmont et par le roi de Naples, sur la route de Freyberg.

Vandamme a marché avec tant de rapidité et de succès, que ce jour même, 28, il était maître de Ghieshubel, qu'il avait franchi le défilé de Peterswalde, et qu'il était établi le soir à Nollendorf, après avoir enlevé deux mille prisonniers aux Russes. Le bruit de sa



marche a chassé de Tœplitz le corps diplomatique et tout l'état-Major. Les premiers avantages de Vandamme à Pirna contre Ostermann avaient décidé la retraite de Schwartzenberg. C'en est fait de la grande armée de Bohême, pressée qu'elle doit être entre les maréchaux et Vandamme, maître de Tœplitz.

Napoléon est arrivé à Pirna avec sa garde ; il s'y arrête et y prend un léger repas. Tout à coup il est saisi par des vomissements violents, que l'on attribue à un refroidissement causé par la pluie constante de la veille, on le met en voiture, et il est transporté à Dresde. Cette fatalité n'est pas la seule.

A Dresde, Napoléon apprend que le 26, jour de la délivrance glorieuse de cette ville, Oudinot est en re-

traite devant Bernadotte, et Macdonald en mouvement pour attaquer Blücher. Hélas ! il va résulter des opérations d'Oudinot, de Macdonald, de Vandamme et de Ney, que Napoléon ne peut être remplacé pour la victoire par aucun de ses lieutenants.

Cependant rien n'est changé aux ordres donnés aux maréchaux et à Vandamme ; ces ordres sont renouvelés le 29 à Dresde, et le 30, Mortier a pour mission de soutenir Vandamme avec trois divisions de la jeune garde. Le 30, dans la journée, Napoléon, instruit du désastre de Macdonald sur la Katzbach, envoie contre-ordre aux maréchaux et à Vandamme. Les maréchaux le reçoivent et arrêtent leur mouvement. Vandamme ne le reçoit point, et il continue le sien. Ce jour même il est descendue sur Kulm avec dix bataillons ; mais entre Kulm et Tœplitz, il se trouve arrêté par Ostermann à la tête de douze mille grenadiers russes. Vandamme appelle vainement à lui tout ce qu'il a laissé du premier corps à Nollendorf ; son attaque est repoussée par Ostermann, qui semble résolu à défendre Tœplitz comme le palladium de l'armée de Bohême. La ténacité d'Ostermann, au lieu d'éclairer Vandamme, lui prouve au contraire toute l'importance de Tœplitz : il a d'ailleurs dix-huit mille hommes contre douze mille, et, de plus, il se croit suivi d'un côté par Mortier avec la jeune garde, de l'autre appuyé par Saint-Cyr et Marmont, et il prend position à Kulm, où il passe la nuit, malgré l'avis de ses généraux.

Pendant la nuit, l'armée alliée, n'étant plus poursuivie, avait afflué sur Tœplitz par toutes les routes. Au point du jour, le 31, Vandamme a la certitude que ce n'est plus le corps d'armée d'Ostermann seul, mais l'armée entière de Schwartzenberg qui est devant lui ; il a le temps encore de se retirer sur Nollendorf, et même sur Peterswalde. D'ailleurs il ne peut douter que les maréchaux ne soient à la suite de l'armée alliée, ils vont déboucher sur lui au premier moment, et Napoléon lui-même marche après Mortier avec l'invincible garde.

Vandamme se dévoue : il ne compte ni ses soldats, ni ses ennemis. Là, tout à coup débordé à droite par les Russes, à gauche par les Autrichiens, assailli par dix mille hommes de cavalerie, il voit sa gauche forcée de se replier sur Arbesau, toutefois, sa droite et son centre, appuyés sur Kulm, soutiennent le combat avec d'autant plus de vigueur, qu'une forte colonne débouche de Nollendorf : c'est Saint-Cyr ou Mortier.

Pendant plusieurs heures les dix-huit braves de Vandamme reçoivent et repoussent le choc de soixante dix